

ce monde de l'information familier et énigmatique, électronique, numérisé, réticulé, robotisé, mais aussi social, culturel, économique, politique et humain » (p.6). Dans cette optique, l'inévitable écueil de l'éclatement des connaissances consécutif à un tel ouvrage, qui résulte pour l'essentiel d'une présentation alphabétique et inévitablement réductrice, apparaît ici plutôt comme une caractéristique pertinente par l'approche synthétique, didactique et facilement manipulable. Par ailleurs, on ne peut que saluer l'ambition rafraîchie de cette version qui s'efforce de traiter plus en détails les éléments exposés : « Plus de profondeur : c'est-à-dire moins de thèmes englobant, des entrées plus précises, plus fines, beaucoup de définitions et de renvois » (p.7). La partie la plus utile est sans doute celle consacrée aux théoriciens des sciences de l'information et de la communication du XIX^e au XX^e siècle, qui dresse un panorama condensé et représentatif des pensées essentielles à l'explicitation et au questionnement scientifique. Comme l'exprime Serge Cacaly, « cet ouvrage a l'ambition de contribuer à la maturation de la science et de la technologie de l'information par l'éclairage historique » ce qu'apportent indiscutablement une vingtaine de biographies de personnalités disparues (p.6). Au fil des pages, on remarque aussi l'effort déployé pour relier les termes et concepts, dans leurs dimensions mouvantes et évolutives, transdisciplinaires et multilingues qui retranscrivent les mutations techniques et sociales du secteur de l'information. « La couverture tient compte aussi de l'inattendu débordement sur le secteur protéiforme de la communication. Le multimédia, la diffusion sur le web, la manipulation d'objets graphiques, le design des sites, le rapprochement terminologique des fonctions de communication interne et externe dans les entreprises » (p.7). Les sigles techniques de plus en plus présents dans le domaine informationnel sont aussi traités. On en retrouve une liste exhaustive en fin d'ouvrage (pp.295-296), à la suite des pages consacrées à l'index alphabétique des entrées paginées (pp.284-294).

En définitive, il s'agit d'un ouvrage sérieux et de qualité, avec des notices très soignées et solidement documentées, qui sera certainement utile aux étudiants. Il sera probablement un instrument de travail efficace destiné aussi bien à l'amateur éclairé qu'aux chercheurs spécialistes lorsqu'ils auront besoin d'une vue générale sur des termes ou concepts précis. Si ce livre montre une appréciable ouverture aux problématiques et vocables actuels, il est aussi attentif aux apports étrangers, sans pour autant en faire un document à ambition internationale. À ce sujet,

il est d'une certaine façon le signe de l'émergence d'une discipline en évolution permanente et qui demande, en tant que *Dictionnaire de l'information*, une double exigence : ne pas faire l'impasse sur les apports historiques successifs et les recontextualiser à partir des apports récents et actuels dans une dimension plus globale. C'est pourquoi on discernera l'attention particulière portée aux questionnements problématiques et aux renvois croisés.

Outre la qualité des données transmises, l'ensemble a pour vertu de rassembler les matériaux d'une réflexion sur les enjeux informationnels et communicationnels, dans une société complexe et fuyante : « Pierre de touche de l'avenir, les technologies de l'information induisent un questionnement sur la valeur de l'information et le partage du savoir, et, finalement, sur la société dans son ensemble. Répondre à ce défi implique de la part des professionnels de l'information la volonté d'appréhender la complexité croissante du monde » (p.7).

Gilles Boenisch

CREM, université Paul Verlaine-Metz
gilles.boenisch@gmail.com

Claudia FELD, Jessica STITES MOR, dirs, *El pasado que miramos. Memoria e imagen ante la historia reciente [Le passé que nous regardons. Mémoire et image face à l'histoire récente]*.

Buenos Aires, Paidós, Estudios de Comunicación, 2009, 361 p.

La dernière dictature en Argentine (1976-1983) a été la plus sanglante qu'a connue le pays. Elle s'est soldée par des milliers de disparus, de morts, de prisonniers politiques et d'exilés. Après vingt-cinq ans de démocratie, les événements sont connus. Ils ont fait, et font encore, l'objet de procès, de politiques étatiques de réparation. Toutes ces questions sont au centre de nombreuses recherches en sciences sociales sur le travail de mémoire et les conséquences judiciaires post-dictatoriales. L'ouvrage dirigé par Claudia Feld et Jessica Stites Mor s'inscrit dans le cadre de ces réflexions. Il s'agit d'une compilation de dix articles de chercheurs argentins et nord-américains qui tentent d'apporter une nouvelle réflexion sur les rapports entre l'image et l'histoire du temps présent. Le régime militaire argentin se distingue par l'importance de la clandestinité dans ses agissements. En effet, à la fin de la dictature, très peu de preuves matérielles ont été trouvées : peu de documents, certains centres clandestins de détention ont été détruits, d'autres ont subi des transformations pour mieux dissimuler leur fonction, et enfin, la plupart des victimes sont

des disparus dont les corps ont été jetés à la mer ou enterrés dans des fosses communes ou dans des tombes anonymes. À cela s'ajoute l'absence presque totale d'images des faits. Il n'en existe aucune sur les conditions d'enfermement ou les tortures dans les centres clandestins, pas de photographies des personnes séquestrées ou des tortionnaires et aucun film produit par les militaires. On ne peut évidemment s'empêcher de faire la comparaison avec les nombreuses images des camps nazis qui circulent depuis 1945. Elles ont servi à choquer, à faire prendre conscience de l'horreur, à prouver les faits auprès de cours de justice, à tenter de faire en sorte que de tels actes ne se reproduisent plus. Dans le cas argentin, elles ont été prises ou produites hors contexte. Les photographies des disparus brandies dans des manifestations par leurs proches sont des photos d'identité ou des photos de famille faites avant leur disparition. Les photographies de la Commission nationale pour la disparition de personnes (CONADEP) ont été prises au cours des visites réalisées en 1984, après la dictature. Il en est de même pour les films de fiction, les documentaires et les programmes de télévision qui abordent la dictature. Aucune de ces images n'a été produite pendant la dictature. Face à cette constatation, les coordinatrices du travail se posent une série d'interrogations qui guident la réflexion des auteurs de cet ouvrage : « Quelle valeur donner à ces images ? Comment génèrent-elles des mémoires ou construisent-elles des sens dans la mémoire sociale ? À quel point permettent-elles de représenter les faits ? Quelles sont les limites, les obstacles et les entraves liés à cette représentation ? » (p. 28). Des pistes de réponses sont esquissées dans tous les articles qui sont répartis dans quatre ensembles prenant en compte des problématiques significatives des travaux sur les questions mémorielles en Argentine et en associant aux images les plus à même de traduire leur évolution. Ainsi les articles de Sandra Raggio et de Claudia Feld, en évoquant le rapport entre la caméra et le témoignage, montrent comment les changements à la télévision et au cinéma de fiction ont modifié les discours sur le passé dictatorial. Mais ils montrent aussi à quel point les discours sur les disparus et sur la violence des années 70 ont conditionné les images produites depuis trente ans.

La deuxième partie de l'ouvrage se centre d'ailleurs sur ces années 70 et sur leur instrumentalisation après la fin de la dictature. Dans les articles de Mirta Varela, Valeria Manzano et Lorena Verzero, les images – des photographies originelles de 1973, un film de fiction des années 90 et des films documentaires des années 2000 –, produites à des périodes différentes

contribuent à la construction du discours sur cette époque trouble de l'histoire argentine. Les trois auteurs insistent sur l'importance du moment de production des images et sur celui de diffusion qui contribue à leur instrumentalisation par des acteurs et des divers secteurs en fonction de leur période de mise en circulation.

La troisième partie du travail va plus loin. Les articles de Jessica Stites Mor et de Carmen Guarini ne parlent plus d'instrumentalisation, mais de détournements de l'image dans la construction d'un discours politique ou militant. L'article de Carmen Guarini se distingue d'ailleurs par le statut particulier de son auteur : elle a réalisé plusieurs documentaires sur l'histoire récente de l'Argentine. Sa participation à l'ouvrage ouvre alors une nouvelle porte dans la réflexion d'ensemble : l'auteure est non seulement actrice, avec ses propres films, mais aussi témoin de la production des autres réalisateurs. Elle permet d'asseoir certaines des théories présentes dans d'autres articles, notamment celui de Lorena Verzero, mais elle semble aussi vouloir prendre de la distance avec sa propre expérience en signalant les dangers de certaines pratiques du documentaire argentin sur ce passé récent. Une des pratiques qu'elle évoque est la réutilisation d'images d'archives dans plusieurs documentaires avec un nouveau montage et surtout des voix *off* qui donnent des sens différents à ces images. Cette remarque de Carmen Guarini nous renvoie à l'importance que les articles de la dernière partie de l'ouvrage accordent à l'association des images et des mots. Emilio Crenzel, Kerry Bystrom et Ludmila da Silva Catela étudient des images produites ou utilisées par des acteurs de premier plan de la dictature et/ou de la transition. En s'intéressant aux photographies prises et utilisées par la CONADEP, aux œuvres de deux artistes argentins exilés pendant la dictature et proches de disparus, et aux photographies des disparus utilisées par les familles et les associations de défense des droits de l'homme, ces trois auteurs insistent sur le fait que les images ne sont pas seulement des supports d'une revendication ou de la construction d'un récit historique sur un passé violent. Elles deviennent des éléments à part entière du discours que ces acteurs veulent construire autour de la disparition dans le contexte politique, historique et social dans lequel elles sont diffusées. L'image et le texte doivent être associés pour constituer un discours. Ils sont donc complémentaires et ne peuvent être dissociés. L'un des apports majeurs de ce travail est de permettre de comprendre que les images ne sont pas une illustration des discours qui circulent sur la violence en Argentine dans les années 70 ou sur la dictature.

Elles constituent un élément à part entière dans la construction d'une mémoire collective sur son passé récent. La quasi-absence d'images d'époque conduit les auteurs à travailler sur des représentations. Contrairement aux nombreux travaux portant sur les images d'archives de la Seconde Guerre mondiale et des camps de concentration nazis, les images qui circulent en Argentine ne sont pas des « originaux ». Les nombreuses références à la bibliographie sur le génocide des juifs mettent en évidence cette difficulté. Les auteurs décrivent toujours très minutieusement les supports sur lesquels ils travaillent, leurs contextes de production et de diffusion. On ne perd jamais de vue l'objet d'étude. Cette caractéristique essentielle à tout travail scientifique a d'autant plus d'importance dans l'ouvrage que le rôle des images dans la construction d'une mémoire collective et d'une mémoire sociale en Argentine est essentiel. Quels que soient les supports sur lesquels elles se trouvent, les images liées au passé dictatorial et aux années 70 en Argentine contribuent à la construction d'un récit sur le passé. Elles n'en sont pas une illustration, mais une contribution, au même titre que les documents d'archives produits par les acteurs de la dictature – les militaires aux pouvoirs, les associations de défense des droits de l'homme en Argentine et à l'étranger – et ceux de la démocratie – les gouvernements constitutionnels, les associations de défense des droits de l'homme et notamment celles de familles des disparus et de survivants des centres clandestins de détention.

Dans l'introduction de l'ouvrage, Claudia Feld et Jessica Stites Mor signalent que l'objectif était, avant tout, d'asseoir le statut de « l'image » comme « objet d'étude en soi » (p.32). *El pasado que miramos. Memoria e imagen ante la historia reciente* est une réflexion remarquable sur la place que les chercheurs en sciences sociales doivent accorder à la production d'images, tous supports confondus, dans leurs études sur l'histoire du temps présent. En travaillant sur le cas argentin, les coordinatrices apportent leur pierre à l'édifice de la réflexion sur le poids des images dans l'étude des passés violents. Elles nous montrent que la construction de discours sur le passé peut être constituée de représentations. Ces dernières deviennent un enjeu pour les acteurs de la transition : face à une société qui a refusé de voir ce qui s'est produit pendant la dictature, comment lui montrer que les faits ont eu lieu, sans pour autant l'accabler, et obtenir son soutien ? En effet, pendant la dictature et les premières années de la démocratie, de nombreux discours circulent à propos de la responsabilité des militants de gauche et des militaires dans la violence qui a déchiré le pays. La parole des survivants et des

proches de disparus a souvent été mise en doute. Les images, tous supports confondus, ont eu un poids d'autant plus significatif qu'elles servaient avant tout de preuves face à une société qui ne leur faisait pas confiance. Mais cet ouvrage, comme le signale son titre, est avant tout un travail sur le présent. En analysant les productions cinématographiques, documentaires, artistiques, etc., sur le passé dictatorial, les articles donnent un aperçu très clair de l'influence de ce dernier sur la société argentine des années 90 et 2000. Ils font volontiers référence aux discours politiques des secteurs dits de gauche qui, grâce à différents supports, donnent leur interprétation sur la violence des années 70 et alimentent ainsi leurs discours présents. Ils montrent en quoi les films des années 90 et 2000 contribuent aux discours qui mettent en relation les politiques économiques et sociales de la dictature et celles des années 90. Enfin, en évoquant les photographies utilisées par les survivants des centres clandestins de détention et les proches de disparus, les auteurs révèlent en quoi ces outils très personnels appartiennent maintenant à la mémoire collective. Les images ne sont pas une simple référence au passé, elles contribuent à la constitution d'une identité de la société argentine actuelle.

Nadia Tahir

CRIMIC, université Paris 4-Sorbonne
ntahircarrasco@yahoo.fr

Michel GRUNEWALD, Uwe PUSCHNER, dirs, *Le milieu intellectuel protestant en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1871-1963)*.

Bern, P. Lang, coll. Convergences, 2008, 614 p.

Il est toujours difficile d'établir un panorama de l'évolution d'un mouvement de pensée pluriel qui dépasse les cadres sociaux traditionnels, notamment quand celui-ci prend place au sein d'une société qui traverse une époque fort contrastée. Désirant rendre compte du milieu intellectuel protestant en Allemagne entre 1871 et 1963, Michel Grunewald et Uwe Puschner proposent dans *Le milieu intellectuel protestant en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1871-1963)*, une histoire fragmentée à travers une collection d'articles qui s'intéressent principalement à des organes de presse représentant des courants de pensée protestants et à leurs figures les plus importantes. Les contributions qui composent ce recueil ont été rassemblées après la tenue d'un colloque en mars 2006 à l'université Paul Verlaine-Metz. Cette manifestation et l'ouvrage qui en résulte s'inscrivent dans un projet plus vaste, décrit dans l'excellente introduction à l'ouvrage de